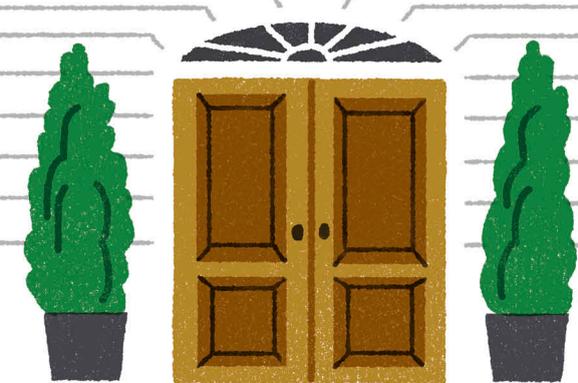


STACEY LEE

LA VIE VUE D'EN BAS



LA VIE VUE D'EN BAS

STACEY LEE

LA VIE VUE D'EN BAS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alison Jacquet-Robert

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictionnelle. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des entreprises, des marques, des lieux, ou des événements réels est purement accidentelle.

Première édition : G. P. Putnam's Sons, an imprint of Penguin Random House LLC, New York, sous le titre : *The downstairs girl*.

Copyright © 2019 by Stacey Lee.

Penguin supports copyright. Copyright fuels creativity, encourages diverse voices, promotes free speech, and creates a vibrant culture. Thank you for buying an authorized edition of this book and for complying with copyright laws by not reproducing, scanning, or distributing any part of it in any form without permission. You are supporting writers and allowing Penguin to continue to publish books for every reader.

G. P. Putnam's Sons is a registered trademark of Penguin Random House LLC.

Visit us online at penguinrandomhouse.com

Pour l'édition française : © 2021 Éditions Milan, 1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France editionsmilan.com

Droits de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur. Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : mars 2021

ISBN : 978-2-4080-1834-4

editionsmilan.com

Mise en pages : Petits Papiers

Correction : Manon Le Gallo

Illustration de couverture : Marta Pantaleo

MILAN

*À mes sœurs, Laura Ly et Alyssa Cheng, et à toutes
ces femmes déterminées qui « portent le ciel ».*

Un

Être gentille, c'est comme laisser sa porte grande ouverte. Quelqu'un finira toujours par entrer pour voler votre plus beau chapeau. Heureusement, mon seul chapeau est plus laid qu'un corbeau écrasé; si quelqu'un me le dérobait, ce serait bien fait pour sa pomme — littéralement. Mais enfin, il faut bien poser des limites quelque part. Surtout quand il s'agit de se faire respecter.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, je vais demander une augmentation.

– Tu vas rendre ce trottoir nerveux à force de le fixer comme ça, lance Robby Withers avec son sourire éclatant.

Depuis que le dentiste ambulancier qui lui a arraché sa molaire cariée lui a annoncé qu'il en perdrait d'autres s'il n'en prenait pas soin, Robby se brosse les dents deux fois par jour, et s'attend à ce que j'en fasse autant.

– Pauvre trottoir, il mériterait un peu plus de considération, avec tout ce qu'il fait pour nous, je réplique. On devrait lui être reconnaissants de nous faciliter la vie.

Robby, dont les yeux rieurs et la peau sont d'un brun aussi foncé que les plumes d'un aigle royal, fait un geste grandiloquent en direction du sol.

– Trottoir, nous te remercions, malgré tous les... cadeaux dont nous te gratifions.

Sur ce, il m'éloigne d'un tas de crottin.

C'est la mère de Robby — paix à son âme — qui m'a allaité quand j'étais bébé. Et c'est elle qui a parlé à Old Gin du sous-sol caché sous l'imprimerie...

Robby et moi nous trouvons sur Whitehall Street, la « colonne vertébrale » d'Atlanta, dont les nouveaux bâtiments de brique et de pierre s'élèvent bien au-dessus de la cime des arbres — avec çà et là quelques maisons victoriennes qui refusent de céder la place. Les affaires marchent bien ici. Après avoir été dévastée par les troupes de Sherman un quart de siècle plus tôt durant la guerre de Sécession, la ville est ressortie de terre plus belle encore.

– Tu es différent aujourd'hui. (Je fais mine d'examiner Robby de sa casquette à son pantalon.) Tu n'aurais pas oublié quelque chose ?

Il est rare de le voir sans la mule et le chariot dont il se sert pour livrer les clients du grand magasin Buxbaum.

– Il manque un vendeur au magasin. Mr Buxbaum m'a proposé de prendre la place jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un.

Robby tire sur sa veste à rayures, bien qu'elle soit déjà tellement droite qu'elle pourrait servir de règle.

– Tiens donc.

Mr Buxbaum est très populaire dans le quartier. Mais de là à embaucher un vendeur de couleur...

– Si je fais du bon travail, peut-être qu'il me gardera, ajoute Robby avec un sourire crispé.

– Si tu ne forces pas le passage, tu n'avanceras jamais. Tu serais parfait pour ce poste. Pour ma part, je m'apprête à demander une augmentation à Mrs English.

Il émet un petit sifflement.

– Si elle a un peu de jugeote, elle te l'accordera. Mais le bon sens est une denrée rare dans le coin.

Je hoche la tête. Mon sang bouillonne de détermination. Cela fait deux ans que je travaille comme assistante d'une modiste pour cinquante *cents* par jour. Un salaire de misère. Nous sommes pourtant à l'aube du xx^e siècle ! En plus, Old Gin a perdu trop de poids récemment, je dois lui acheter un médicament — pas de la poudre de perlimpinpin, mais un vrai remède. Ce qui n'est pas donné.

Un tramways approche, avec à son bord une flopée de citoyens qui m'observent avec plus ou moins de perplexité. Un visage oriental sous un chapeau occidental interpelle toujours les gens, qui oscillent entre curiosité et désapprobation. Généralement, la désapprobation l'emporte. Je devrais leur faire payer le privilège de me reluquer ainsi. Bien sûr, il faudrait que je partage le pécule avec Robby : avec son mètre quatre-vingts, lui aussi attire constamment l'attention.

Il s'arrête et arrange sa casquette :

– Je te laisse ici. Bonne chance, Jo.

– Merci, mais garde un peu de chance pour toi aussi.

Avec un clin d'œil, il se faufile dans l'allée vers la porte de service de Buxbaum. À en croire Old Gin, malgré l'abolition de l'esclavage, les choses se sont détériorées depuis ma naissance. Lorsque le président Hayes a mis fin au contrôle fédéral sur les États du Sud, il y a plus de dix ans, les démocrates ont aussitôt ordonné aux gens de couleur d'emprunter les portes de derrière. Ce qui veut tout dire.

Je redonne un peu de bouffant aux manches de ma robe, puis je longe un pâté de maisons jusqu'à la chapellerie English. La boutique est coincée entre un fabricant de bougies et un magasin de graines ; selon le vent, l'atelier sent l'église ou la luzerne. Mais ce matin, l'air est trop frais pour retenir les odeurs. Les

vitres sont aussi limpides que les yeux du Seigneur — c'est moi qui les ai faites hier soir — et la vitrine décorée de plusieurs chapeaux mauves, la couleur en vogue.

Au lieu de passer par la porte principale, je fais moi aussi le tour pour entrer par-derrière, même si, de nos jours, les gens se soucient moins de ce que font les Chinois que lors de leur arrivée massive pour remplacer les esclaves aux champs après la guerre de Sécession. Peut-être que les Blancs nous considèrent un peu comme des sauterelles : quelques-unes passent encore, mais un essaim entier vous retourne l'estomac.

Trois boîtes attendent près de la porte. Je les ramasse, puis j'entre dans l'arrière-boutique. Je m'arrête net en voyant Lizzie essayer le prototype de chapeau « pratique » que j'ai conçu. Que fait-elle là si tôt ? Il est rare qu'elle arrive à neuf heures, pour l'ouverture, et il n'est même pas huit heures et quart.

– Bonjour.

Je pose les boîtes sur le plan de travail encombré par des rouleaux de feutre. L'encre des affiches pour la course est à peine sèche que déjà nous croulons sous les commandes. Il est impensable de ne pas exhiber un nouveau chapeau pour l'occasion ! On est censé se serrer la ceinture pendant le Carême, mais Dieu fera une exception pour l'événement mondain de l'année. À coup sûr, la patronne voudra que je reste tard ou que je travaille pendant la pause déjeuner pour qu'elle puisse aller boire son cordial à la coca. Eh bien cette fois, ce ne sera pas sans une augmentation.

– Mrs English veut te parler, annonce Lizzie de sa voix fluette.

Elle passe une main sur les plumes de coq que j'ai accrochées au chapeau en formant un nœud sans fin. Ses boucles blond vénitien jouent à cache-cache sous le bord relevé.

Je retire ma longue cape et mon chapeau noir. Ce dernier est une création ratée de Lizzie que Mrs English m'a vendue au rabais. Puis j'enfile un tablier.

Le rideau qui sépare la boutique de l'atelier s'ouvre d'un coup sec, laissant apparaître Mrs English.

– Ah, te voilà, dit-elle de sa voix de maîtresse d'école.

J'époussette mon triste bonnet de vendeuse.

– Bonjour, madame. J'ai eu une idée. Et si nous portions nos derniers modèles plutôt que ces champignons informes ? Voyez comme mon chapeau pratique est ravissant sur Lizzie...

Mrs English fronce les sourcils.

– Mettez vos bonnets toutes les deux.

– Oui, madame, répondons-nous en chœur avant d'obtempérer.

Il faut que je lui demande maintenant, avant qu'elle ne m'ordonne de rester tard, pour ne pas avoir l'air de réagir par dépit. Nerveuse, j'essuie mes paumes sur ma jupe.

– Mrs English...

– Jo, je ne vais plus avoir besoin de tes services.

– Je...

Je referme la bouche quand le sens de ses mots me rattrape. Plus besoin... Je suis... renvoyée ?

– Une vendeuse me suffit et Lizzie fera l'affaire.

Lizzie étouffe une exclamation de surprise. Ses yeux d'habitude si endormis deviennent ronds comme des billes.

– Lizzie, ouvre les colis. J'espère que la forme en bois du nouveau canotier s'y trouve, continue Mrs English en agitant les doigts.

– Oui, madame.

Les tiroirs s'entrechoquent tandis que Lizzie cherche un couteau. Je lui tourne le dos et baisse le ton jusqu'au murmure.

– M-mais... Mrs English, c'est moi qui l'ai formée. Je peux mettre en forme un cône de feutre deux fois plus vite qu'elle, je ne suis jamais en retard et vous avez dit vous-même que j'avais l'œil pour les couleurs.

Je ne peux pas perdre ce travail. J'ai mis presque deux ans à retrouver un emploi stable après mon dernier renvoi, et le

maigre salaire de palefrenier d'Old Gin ne suffit pas pour nous deux. Nous nous retrouverions à nouveau à tirer le diable par la queue, sans cesse au bord du gouffre. Un petit rire hystérique me chatouille la gorge, mais je me force à respirer calmement.

Au moins, nous avons un logement. Un endroit au sec, au chaud et gratuit — c'est l'avantage de vivre clandestinement dans le sous-sol de quelqu'un. Avoir un chez-soi, c'est avoir quelque part où se poser, au calme, faire des projets et rêver.

La chapelière soupire, ce qui lui arrive souvent. Sa large poitrine a d'ailleurs sa propre personnalité : tantôt triomphante, d'autres fois frémissante et nerveuse, comme lorsque la femme du maire passe à la boutique. Aujourd'hui, elle semble vouloir s'échapper du carcan de son corset. Mrs English finit par lever vers moi ses yeux chassieux.

– Tu mets certaines clientes mal à l'aise.

Chaque syllabe me fait l'effet d'une gifle. La honte se déverse sur mes joues comme du métal en fusion et dégouline jusqu'à mes pieds. Je suis pourtant douée pour ce travail ! La femme du notaire a même qualifié les nœuds en soie que j'ai réalisés pour son bonnet d'« extraordinaires ». Alors qu'est-ce qui gêne autant chez moi ? Je me lave régulièrement au savon, y compris les endroits qui ne se voient pas. Je tresse soigneusement mes cheveux noirs et je me frotte assidûment les dents à la racine de réglisse, fournie par Robby. Je ne suis ni mollassonne comme Lizzie, ni autoritaire comme Mrs English. Je suis la plus agréable de l'équipe.

– Est-ce parce que je suis...

Mes mains se posent sur mes joues, aussi mates et lisses que les steppes d'Asie.

– Je sais que tu n'y peux rien. C'est le lot qui t'a été attribué.

Ses yeux ronds croisent les miens, légèrement bridés aux extrémités.

– Mais il n'y a pas que ça. Tu as... la langue trop bien pendue. (Elle lance un regard oblique à mon bonnet que je regrette à présent d'avoir qualifié de champignon informe.) Tu es incapable de garder tes opinions pour toi. Les femmes veulent qu'on les complimente, pas qu'on leur dise qu'elles ont le teint trop pâle, la mâchoire carrée ou le visage rond comme une crêpe.

Moi, si un chapeau me faisait un visage rond comme une crêpe, je préférerais le savoir avant de l'acheter ! Et Lizzie ne se gêne pas pour donner son avis elle non plus. Pas plus tard que la semaine dernière, elle a dit à une dame à la tête bosselée qu'elle ferait mieux de renoncer complètement aux chapeaux. Mrs English s'est contentée de sourire, sans piper mot.

Je m'apprête à lui dire le fond de ma pensée, mais cela ne ferait qu'apporter de l'eau à son moulin. Je tente de réprimer mon indignation, incapable d'empêcher ma voix de trembler.

– Je veux seulement aider les clientes à faire le meilleur choix.

– Eh bien, le fait est que tu n'as plus ta place ici. Aujourd'hui sera ton dernier jour. Ne rends pas les choses plus difficiles. Je suis sûre que tu n'auras aucun mal à trouver une place de femme de chambre quelque part.

Femme de chambre ? C'est un sacré pas en arrière. Même si je ne peux pas vraiment me permettre de faire la fine bouche...

– Ne compte pas sur une place d'apprentie modiste, en revanche, continue-t-elle. J'ai déjà parlé aux Seize et personne ne t'embauchera.

Bien que concurrentes, les seize chapelières qui coiffent les têtes d'Atlanta sont unies comme une véritable confrérie.

Quelque chose s'écrase par terre avec fracas ; j'entends vaguement Lizzie s'excuser d'avoir fait tomber la forme du canotier, mais sa voix semble venir de très loin.

Je suis sur la liste noire. C'est le lot des domestiques une fois que leurs services ne sont plus requis, même quand ils n'ont rien

fait pour mériter ça, hormis trimer chaque jour du matin au soir, à ranger après les autres et à rattraper leurs erreurs.

Je n'arrive plus à respirer.

– M-mais, je...

– Je ne peux pas prendre le risque que tu divulgues mes secrets de fabrication.

La sonnette de la porte retentit. Mrs English se précipite en boutique.

Des larmes me montent aux yeux et je presse mes manches contre mes paupières pour les empêcher de couler. Dire que j'étais reconnaissante à Mrs English de m'avoir donné ma chance. Je pensais qu'elle était quelqu'un de bien.

La chapelière glisse la tête dans l'atelier.

– Jo, une dame demande à te voir.

Je ravale le nœud qui me serre la gorge.

– Moi ?

Personne ne demande jamais à me voir. Et il est un peu tôt pour les clientes.

– Elle veut parler à la « Chinoise », j'imagine que c'est toi.

Après avoir séché mes larmes, je la suis dans la boutique. De l'autre côté du comptoir en chêne se trouve une femme vêtue d'une jupe grise avec une modeste tournure et d'un chemisier blanc à haut col. Des épaules étroites mènent à un cou tout aussi fin, un menton pointu et de hautes pommettes. Ses cheveux prématurément blancs sont noués par une simple attache.

Un petit hoquet de surprise m'échappe. C'est Mrs Bell, ma voisine du dessus. Bien que l'imprimeur et sa famille ne connaissent pas notre existence, je les ai souvent observés à la dérobée par la fenêtre de leur atelier. Lorsque les yeux gris de Mrs Bell se posent sur moi, j'entends presque les murs de notre tanière souterraine s'écrouler autour de moi. Dans la rue résonne le claquement d'un fouet. Une mule gémit et ma dernière lueur d'espoir semble s'éteindre.

Deux

Chère Miss Sweetie,

Il y a six mois, une famille juive s'est installée dans la maison d'à côté. Ces gens-là sont des plus étranges : ils embrassent des parchemins dans l'entrée, construisent des cabanes dans leur jardin pour « camper », chantent du charabia et agitent des branches. J'en perdrais presque ma perruque. Comment pouvons-nous restaurer la réputation de notre quartier ?

Cordialement,

Mr et Mrs Comme-il-faut

Chers Mr et Mrs Comme-il-faut,

C'est très simple, vous pouvez déménager.

Cordialement,

Miss Sweetie

– Voici Mrs Bell. Ne reste pas plantée là ! Ouvre la bouche, s'exclame Mrs English, les poings sur les hanches.

Même sa poitrine, figée devant elle, semble me menacer. Mrs Bell est-elle venue m'arrêter ? Si elle a découvert que deux Chinois occupaient illégalement son sous-sol, nous risquons la prison, ou pire. Par ici, les foules en colère s'agrègent aussi vite que des nuages d'orage.

– Madame, enchantée.

Je me force à adopter une expression agréable. Il faut que j'aie l'air naturel. Si elle cherche la Chinoise qui se terre sous sa maison, elle fait fausse route, même si je suis la seule à des kilomètres à la ronde. D'une main nerveuse, j'attrape un éventail dans un panier.

– Beau temps, n'est-ce pas ?

Mrs English m'arrache l'éventail avec un regard noir.

– Euh, en effet, répond Mrs Bell en dépit de la grisaille matinale.

Maintenant que je la regarde, je me rends compte qu'elle semble plus déroutée qu'en colère : sourcils sombres haussés, bouche entrouverte. Elle retire son chapeau — un simple modèle gris tourterelle — qu'elle pose sur le comptoir.

– J'ai admiré les nœuds décoratifs sur le chapeau d'une amie et elle m'a dit qu'ils avaient été faits par la jeune Chinoise qui travaille ici.

La femme du notaire ? Je cesse de m'agiter. Peut-être que notre secret n'a pas été découvert, après tout.

Mrs Bell continue en désignant son couvre-chef :

– J'espérais que vous puissiez faire la même chose sur le mien.

Mrs English se racle la gorge.

– Malheureusement, elle est occupée. (Elle jette un regard au dossier qui attend près de la caisse.) Nous faisons l'inventaire aujourd'hui.

Je serre les dents. Cette corvée est habituellement réservée au vendredi, mais elle va essayer de tirer profit de mon dernier jour. Lizzie s'emberlificote toujours dans les chiffres.

– Mais, ajoute-t-elle, je serais heureuse de vous aider moi-même.

Mrs Bell recule légèrement la tête pour s'adresser à Mrs English :

– Vous savez faire ces nœuds chinois, vous aussi ?

– Euh, non.

Les lèvres de ma patronne se serrent comme les cordons d'une bourse. Elle qui trouvait mes nœuds si bizarres n'a pas protesté quand la femme du notaire l'a grassement rémunérée pour mon travail.

– Je serais ravie de m'en charger, dis-je d'un ton prudent.

L'idée de me décharger de l'inventaire sur Lizzie me réjouit aussi.

– Mais ce travail prendrait plus d'une journée, intervient Mrs English avec un haussement de sourcil entendu à mon intention.

Mrs Bell presse ses mains l'une contre l'autre.

– Oh, prenez votre temps. Je ne suis pas pressée.

– Je peux le faire dans la journée.

Je lance un sourire courageux à la chapelière, espérant faire naître une étincelle de pitié dans son cœur de pierre.

Mrs English s'évente, nous submergeant d'effluves de gardénia.

– Si vous payez en espèces, c'est envisageable.

– Ah. J'ai peut-être quelque chose d'encore mieux à vous proposer, déclare Mrs Bell en triturant le bord de son chapeau.

Sous le tissu élimé de ses gants, on devine ses articulations arthritiques. Cette famille ne roule pas sur l'or. Je retiens mon souffle, partagée entre la curiosité et l'inquiétude.

– Voyez-vous, mon mari est à la tête du *Focus*. En échange de votre travail, nous pourrions vous donner un mois de publicité, l'équivalent de trois dollars. J'ai cru comprendre que le nœud

coûtait un dollar cinquante. Vous en obtiendriez deux fois la valeur.

– En première page, réplique aussitôt Mrs English. Plus la promesse de ne pas publier de publicité concurrentielle.

Comme Mrs Bell ne répond pas, la chapelière en rajoute une couche :

– Chaque pièce qui sort de notre boutique est une œuvre unique. N’allez surtout pas à New York, le Metropolitan Museum risquerait de vous la réclamer.

Mrs English sait très bien vanter ses produits. Mrs Bell ne se départit pas de son gracieux sourire, mais son doigt s’enroule autour d’un fil sur sa manche.

– Je ne peux vous offrir qu’une exclusivité d’une semaine.

Alors que les deux femmes continuent de négocier, le regard de Mrs Bell ne cesse de glisser vers moi. Je décroise les bras et tente de prendre l’air innocent. Contrairement à la chapelière, qui module son timbre comme une comédienne, la femme du rédacteur en chef parle d’une voix ferme. Même si sa visite m’a inquiétée, son ton me reconforte. Il me rappelle les berceuses qu’elle chantait à Nathan pour le calmer et qui m’apaisaient aussi, moi qui suis de deux ans sa cadette. Elle lui racontait son enfance à la ferme de ses parents, et ses incroyables histoires d’animaux me fascinaient. Et la voilà à présent devant moi, ignorant — du moins je l’espère — tout ce qu’elle représente pour moi.

Deux jeunes femmes entrent à leur tour dans la boutique, vêtues de robes pastel à la dernière mode avec des empiècements en dentelle au col. Miss Melissa Lee Saltworth et Miss Linette Culpepper, que je surnomme secrètement Sel et Poivre¹, sont les filles de « marchands aristocrates ». Contrairement à des villes plus anciennes comme Savannah et Charleston, à Atlanta, un

1. En anglais, *salt* signifie « sel » et *pepper* « poivre ». (NDLT)

nom de famille prestigieux n’est pas nécessaire pour se hisser en haut de l’échelle sociale. On peut y parvenir grâce à un sens des affaires musclé. Bien sûr, musclés ou non, les Chinois, eux, ne grimpent pas bien haut.

– Bonjour, Miss Saltworth, Miss Culpepper. Comment allez-vous ?

Par-dessus son épaule, Mrs English appelle :

– Lizzie ?

Lizzie apparaît.

– Oh, bonjour, Mrs Bell. Comment va Nathan ? Je ne l’ai pas vu livrer les journaux à la boutique de Père ces derniers temps.

– Il va bien, Lizzie. Il est très occupé par son travail de journaliste. Je lui transmettrai tes amitiés.

Lizzie s’attarde au comptoir avec un sourire rêveur. Mrs English se racle bruyamment la gorge et fait un signe de tête en direction de Sel et Poivre. Lizzie se dirige vers elles d’un pas lent. Le bâtiment pourrait être en feu qu’elle ne serait pas plus rapide. Sel désigne l’étagère du haut, où sont exposées nos plus belles créations. À l’aide d’une perche en bois, Lizzie attrape un chapeau de paille mauve décoré d’un nuage de tulle. Je me mords la langue de frustration. Le mauve va jurer affreusement avec le teint de pêche de Sel.

– Deux semaines d’exclusivité, donc, reprend Mrs Bell avec plus de force. Sommes-nous d’accord ?

Mrs English m’adresse un signe de tête, une petite lueur triomphante dans le regard. Les yeux de Mrs Bell se posent à leur tour sur moi. Je relève le menton afin de ne pas avoir l’air trop sauvage.

– Avez-vous une occasion particulière en tête ou est-ce pour porter au quotidien ? je demande, ma langue étrangement pâteuse.

– J’aimerais quelque chose d’unique, qui suscite des commentaires. C’est pour la course hippique.

Sel, qui était occupée à admirer le chapeau de paille entre les mains de Lizzie, s'exclame alors :

– Comme j'ai hâte d'y être ! Nous sommes venues acheter nos chapeaux dès que nous avons pu.

– J'espère que ton Mr S. ne tardera pas à t'inviter, ajoute Poivre.

Le rouge monte aux joues de Sel comme un lever de soleil sous ses boucles blondes. À en croire Poivre, Mr Schmidt, le fils d'un financier qui a perdu sa fortune en soutenant les Confédérés, s'est « entiché » de Miss Saltworth et voudrait obtenir sa main. La famille Schmidt pèse encore son poids, même si leur compte en banque ne suit pas, et Mr S. possède un visage des plus charmeurs. Mais moi, si j'étais aussi riche que Sel, la seule chose que je donnerais à un coureur de dot comme Mr S. serait ma main dans sa figure. D'après Old Gin, le gros lot, c'est plutôt son magnifique cheval pie dont la robe aux taches blanches contraste avec une crinière et une queue d'un noir profond.

Mrs Bell s'adresse aux nouvelles venues.

– En fait, cette fois-ci, ce sont les dames qui sont encouragées à inviter les messieurs. Je le sais car c'est nous qui avons imprimé les affiches.

– Aucune femme convenable ne ferait cela, objecte Mrs English.

Mrs Bell laisse échapper un sourire.

– Les bénéfices seront reversés à la Société pour l'amélioration du sort des femmes. Donc, c'est peut-être approprié pour cette occasion.

À mon grand soulagement, Sel redonne le chapeau mauve à Lizzie.

– Mais c'est tellement scandaleux. Et si le monsieur refuse ? J'en mourrais de honte.

– Il ne refusera pas.

Poivre glisse une boucle noire sous sa capote en velours froissé, une coiffe que j'ai fabriquée il y a tout juste une semaine.

– Ça a l'air merveilleux, souffle Lizzie en serrant le chapeau de paille si fort que je l'entends presque gémir.

Je m'attends à ce que Mrs English la réprimande, mais celle-ci fixe le tiroir-caisse avec un petit sourire. Peut-être pense-t-elle à toutes les commandes générées par la course hippique. Une étincelle d'espoir se rallume dans ma poitrine.

★ ★ ★

Je passe mes dernières heures de modiste dans l'atelier, à travailler sur le chapeau de Mrs Bell. Lucky Yip, l'un des deux « oncles » dont je me souviens, m'a appris l'art du nouage un été où nous étions coincés au sous-sol. Il suffit pour ce faire d'une cordelette de soie et de ses dix doigts.

Le chapeau de feutre de Mrs Bell possède un bord abaissé sur le devant et relevé à l'arrière pour laisser passer les cheveux. Afin de lui donner un peu d'éclat, je noue une cordelette en forme de rose, une autre en forme de pensée. Puis j'ajoute des rubans verts en guise de feuillage.

La première fois que je me suis fait renvoyer, j'étais en train de polir la rampe de l'escalier dans la prestigieuse maison Payne, où est employé Old Gin depuis son arrivée aux États-Unis il y a vingt ans. J'ai grandi là-bas, sur la propriété, travaillant d'abord comme fille d'écurie et camarade de jeu occasionnelle pour la fille des Payne, avant d'être promue femme de chambre. J'avais encore les doigts enduits d'huile de lin quand Mrs Payne m'a arraché mon chiffon et a désigné la porte : « Va-t'en. »

Au moins, Mrs English m'a donné une raison pour expliquer mon renvoi. Pas une bonne, mais c'est toujours mieux que rien.

Lizzie émerge de la boutique d'un pas traînant. Ses soupirs me percent la nuque. Le papillon entre mes doigts se défait et je lui lance un regard mouillé :

– Je peux t'aider ?

– C'est moi qu'elle aurait dû renvoyer. Je n'aime pas ce travail autant que toi.

Ma colère retombe. Si seulement je pouvais la détester.

– Tu l'aimeras mieux quand tu auras pris le coup de main.

Elle jette un œil vers la boutique, remplie de clientes à en juger par les bavardages. Au lieu d'y retourner, elle se laisse tomber sur une chaise.

– Cette course va être incroyable, déclare-t-elle en croisant les doigts.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que le monde tournerait plus rond si chacun pouvait faire ce qu'il veut. J'aime fabriquer des chapeaux. Je ne veux pas être la femme de chambre d'une demoiselle trop gâtée. Lizzie ne veut pas fabriquer des chapeaux. Elle veut *être* la demoiselle gâtée. Quant à Mrs English, sa vie serait plus simple si elle me gardait à la place de Lizzie. En tout cas, plus rentable.

Je tortille ma cordelette pour terminer mon papillon ; avec ses ailes déployées, il semble prêt à s'envoler. Alors que je couds les derniers points, Mrs Bell revient à la boutique.

– C'est encore plus charmant que je ne l'imaginai, déclare-t-elle en tournant la tête de chaque côté face à notre miroir. C'est un miracle que vous ayez terminé si vite !

Je me force à ne pas regarder Mrs English qui termine ses additions à côté de moi.

– Merci, madame. Vous devriez toujours porter une touche de couleur, parce que...

La chapelière se racle bruyamment la gorge. Je me mords la langue : c'est exactement ce genre d'intervention qui m'a coûté ma place.

– Parce que... on devrait toutes le faire !

Mrs Bell m'adresse un sourire, puis me tend une pièce de cinq cents.

Je balbutie :

– Je... je ne peux pas accepter.

Il arrive qu'une cliente me donne un pourboire, mais je lui dois déjà tellement... Son sourire vacille et je me rends compte que mon refus est suspect. Je prends la pièce à contrecœur.

– Merci.

D'une voix basse, elle ajoute :

– Que Dieu vous garde toujours dans la paume de Sa main.

Aussitôt, je recommence à m'inquiéter : est-elle au courant pour Old Gin et moi ? Vient-elle de me donner sa bénédiction implicite ? Mais pourquoi cette formule irrévocable, comme si elle pensait ne jamais me revoir ? Prévoit-elle de nous dénoncer, finalement ?

Le visage impénétrable, elle recommence à admirer son chapeau dans le miroir.

Trois

Mrs English lâche deux pièces à l'effigie de la statue de la Liberté dans ma main, puis referme la caisse avec un bruit sec. Mes doigts fatigués se recroquevillent.

– Merci. Madame, êtes-vous certaine de ne pas vouloir changer d'avis ?

Mon ton désespéré m'arrache une grimace. J'espérais tellement que la chapellerie m'ouvrirait des portes. Fabriquer des chapeaux permet de faire passer des messages sans rien dire. Sans compter qu'une modiste peut gagner sa vie et n'a donc pas besoin de se marier. Une bonne épouse chinoise est censée faire la cuisine, donner naissance à des fils et « manger l'amertume », c'est-à-dire endurer sans broncher toutes les épreuves que la vie lui inflige. Non merci.

– Je travaillerai deux fois plus dur, j'essayerai de garder mes opinions pour moi et...

– Jo, te garder ne serait pas une décision économique sensée.

Sur ce, elle s'éponge le cou avec son mouchoir, puis l'agite entre nous, comme pour m'effacer de sa vue. Je redoute de

l'entendre prononcer les mêmes mots qui ont accompagné mon premier renvoi, mais Mrs English lâche simplement :

– Bonne chance.

La déception pèse sur mon cœur comme une dalle de ciment. Je cache mon menton tremblant dans l'ombre de mon chapeau tandis que je presse le pas en direction d'Union Station, la gare tout en briques avec son arcade en forme d'éventail. Plus tôt je rentrerai, plus tôt je pourrai épier Mrs Bell pour m'assurer que sa visite à la boutique n'était qu'une coïncidence.

Le Western and Atlantic Railroad, la voie de chemin de fer qui traverse la Georgie, a permis de diviser Atlanta en six circonscriptions, comme six parts de tarte. Old Gin et moi vivons près du centre de la tarte. Devant la gare, un homme en uniforme fait traverser une masse bruyante de calèches, charrettes et piétons. Je me dépêche de les rejoindre avant la fermeture du passage à niveau. Une femme s'écarte de moi en pressant un mouchoir contre son nez, et je sais que ce n'est pas la suie qui l'inquiète.

En traversant les voies et je tourne les yeux vers le pays des Yankees, au nord de la ligne Mason-Dixon, démarcation entre les anciens États abolitionnistes et les États esclavagistes. Là-haut, même les chiens apprennent les bonnes manières, et on dit qu'à New York, les femmes sont tellement chics qu'elles changent de chapeau plusieurs fois par jour. Avec une bonne formation, j'aurais pu ouvrir ma propre chapellerie sur Madison Square.

La langue trop bien pendue. Pfff. C'est à peine si je prononce un dixième des mots que dit Lizzie. Mais les Chinois ne peuvent pas se permettre de discuter, surtout ceux qui essayent de passer inaperçus.

– Oh !

De l'autre côté des voies, je manque de percuter un vieil homme perché sur un cageot. Il se redresse brusquement, faisant tomber son chapeau en papier journal.

– Je suis désolée.

Je ramasse son couvre-chef, mais il ne fait pas mine de vouloir le récupérer.

– Pa, ça va ?

Une jeune femme à la peau brûlée par le soleil m'arrache le chapeau des mains. Les yeux jaunis de l'homme se fixent sur moi. Je prends alors conscience que ces deux-là, avec leurs sacs ouverts et leurs ongles sales, n'ont probablement pas de toit. La jeune femme redonne forme au chapeau, puis le repose doucement sur la tête de son père.

Soudain, je nous imagine, Old Gin et moi, à leur place, réduits à la mendicité, sans même un vrai chapeau pour nous protéger. J'implore en mon for intérieur le Dieu chrétien et nos ancêtres : *Pitié, faites qu'on ne tombe pas si bas.* Le ciel me regarde de haut. Contrairement à hier, il n'y a ni dégradé dans le coucher de soleil, ni tulle dans les nuages. Une fine torsade de fumée, pareille à une langue moqueuse, semble me narguer. Je suis prête à bondir tout là-haut pour lui faire passer l'envie de se moquer de moi.

Comme une vulgaire voleuse à la tire, je me faufile dans les ruelles, tentant de passer inaperçue. À une cinquantaine de mètres du numéro 1 de Luckie Street, où la maison de la famille Bell jouxte son imprimerie, se dresse un petit bosquet. Après avoir vérifié que personne ne me regarde, je me glisse entre les troncs jusqu'à atteindre un genévrier de Virginie dont les lourdes branches basses dissimulent une trappe. Elle s'ouvre sans grincer — nous huilons régulièrement les gonds. Un escalier descend dans l'un des deux tunnels qui mènent à notre sous-sol.

Old Gin est penché tel un oiseau sur notre table ; il est rentré plus tôt que d'ordinaire. Je vais devoir attendre pour espionner nos voisins. De toute façon, les Bell sont sûrement en train de dîner et je ne peux les entendre que quand ils sont dans l'imprimerie.

Ces derniers temps, Old Gin commence à flotter dans ses vêtements — un pantalon noir et une chemise dont la couleur originelle n'est qu'un lointain souvenir. Il est occupé à tracer, à traits de pinceau réguliers, des caractères chinois pour que je les recopie. Nous parlons anglais entre nous maintenant que les oncles sont partis, mais il veut que j'entretienne mon chinois pour le mari qu'il espère me trouver un jour.

– Bonsoir.

Ses sourcils clairsemés se dressent légèrement. Malgré mon ton à peine audible, il sent que je suis furieuse. Le fait que je ne puisse même pas crier contre l'injustice de ma situation ne fait que remuer le couteau dans la plaie. Je me frotte le visage et les mains dans notre seau avec plus d'énergie que nécessaire, éclaboussant mes manches au passage. Puis je m'assieds sur un pot de fleurs retourné qui me sert de tabouret. Mes genoux cognent contre la table.

Old Gin a posé sur mon assiette deux tranches de jambon, un bout de fromage, un petit pain aux graines de sésame et de la confiture de pêches. Noemi, la femme de Robby, cuisinière chez les Payne, donne toujours à Old Gin quelques restes à emporter. Nos repas sont simples et nous évitons toute cuisson ou aliment qui risqueraient de sentir au-delà de nos murs.

– Mieux vaut remettre sa colère au lendemain, mmm ?

Je soupire. Old Gin a toujours le mot qu'il faut pour me calmer.

– Mrs English m'a renvoyée.

Tandis que je déballe mon histoire, il sirote une infusion d'orge grillée, ponctuant mes pauses de ses *mmm* musicaux qui me délient la langue tout en apaisant mon indignation. Ces *mmm* sont si fréquents que je n'y prête même plus attention. Je crois que cela vient de tout le temps qu'il passe avec des chevaux. C'est sa manière à lui de leur montrer qu'il les écoute, les comprend.

– Je n'ai plus qu'à tenter ma chance à la filature, finis-je par grommeler.

La filature embauche tous ceux qui sont prêts à travailler dur pendant des heures et des heures. Bien sûr, je risque d'y laisser un doigt, ou pire, la vie. Ce n'est pas pour rien que l'on surnomme l'endroit la « fabrique à veuves ».

Le hoquet horrifié d'Old Gin se transforme en quinte de toux et je regrette aussitôt d'avoir parlé de l'usine. Il ressemble à un pantin que l'on secoue. Ce doit être l'humidité. Le recoin où il dort sent le moisi dès qu'il pleut trop.

Je descends deux marches jusqu'à notre « cuisine » pour attraper la bouilloire sur le poêle à charbon. Il partage un conduit avec la cheminée de l'imprimerie au-dessus, on ne l'allume donc que pendant les heures de travail. Heureusement pour nous, Mrs Bell aime que la salle soit bien chauffée à cause de son arthrite.

Je reverse de l'infusion à Old Gin qui me remercie d'un signe de tête. Son visage est rouge et grimaçant. Les spasmes ont ébouriffé ses cheveux gris.

– D'après Robby, il y a de nouveaux remèdes très efficaces contre la toux.

– Le meilleur remède est le temps, réplique-t-il.

Ses yeux glissent vers une vieille paire de bottes soigneusement alignée contre le mur, où l'on cache notre argent. Nous avons toujours été économes, mais ces derniers temps, Old Gin est devenu un véritable grippe-sou. Le mois dernier, une pièce de vingt-cinq *cents* s'est échappée d'un trou dans ma poche et il n'en a pas dormi pendant une semaine.

– On doit économiser pour ton avenir.

– Notre avenir.

Old Gin n'est pas mon vrai père, pourtant je ne peux pas m'imaginer le monde sans lui. Qui qu'ils soient, mes parents

devaient savoir qu'il était l'homme le plus fiable d'Atlanta quand ils m'ont laissée avec lui. Ancien professeur en Chine, Old Gin m'a tout appris. Les quelques « oncles » qu'il a autorisés à vivre avec nous — des hommes qui travaillaient aux champs, creusaient des fossés ou foraient la roche — se relayaient pour me surveiller quand j'étais enfant, mais c'est Old Gin qui a payé la mère de Robby pour qu'elle m'allait. C'est lui qui est resté quand les autres sont partis.

Il avale son infusion à petites gorgées, retrouvant son calme.

– Oui, notre avenir, répète-t-il avant d'inspirer profondément et de reposer sa tasse. Que dirais-tu de retravailler pour la famille Payne ?

Je lâche un petit rire narquois mais son visage ne change pas d'expression.

– Vous êtes sérieux ?

Old Gin hoche la tête.

– Tu pourrais voir Noemi tous les jours.

– Ce serait bien, mais...

– Et tu pourrais monter Sweet Potato.

Je revois soudain la tête noir charbon de notre jument. Old Gin a supplié Mr Payne de ne pas laisser le palefrenier en chef, Jed Crycks, l'abattre quand sa mère l'a rejetée à sa naissance parce qu'elle boitait. Mr Payne a accepté et l'a donnée à Old Gin, qui a eu l'autorisation de la garder dans l'écurie du domaine tant qu'il payait sa nourriture.

– C'est devenu une belle pouliche, ajoute Old Gin. Aussi maligne que toi.

Si je passe outre la honte d'avoir déjà été renvoyée de chez eux autrefois, une place chez les Payne est plutôt enviable : un cadre luxueux, de quoi manger à sa faim et une maîtresse juste, quoique distante. Bien sûr, la fille de Mrs Payne, Caroline, c'est

une autre paire de manches, mais elle est heureusement dans un pensionnat pour jeunes filles de bonne famille.

Old Gin fait tourner sa tasse dont il observe le contenu.

Mrs Payne accepterait-elle vraiment de me reprendre ?

– On replante rarement une mauvaise herbe après l'avoir arrachée, dis-je d'un ton prudent.

Old Gin pose son regard calme sur la lampe à pétrole accrochée au-dessus de nos têtes, comme si son esprit était ailleurs.

Au bout d'un moment, il finit par déclarer :

– Tu n'as jamais été une mauvaise herbe.

Il ponctue son affirmation d'un reniflement qui déclenche un tremblement dans sa poitrine. Il pince les lèvres, refusant de laisser sa toux s'échapper. Puis il se lève de son tabouret de traite qu'il remet soigneusement en place. Au lieu de me souhaiter bonne nuit, il hoche la tête avant de se diriger d'un pas grinçant vers ses « quartiers ».

Après un rapide nettoyage, je rejoins mon propre recoin sous l'imprimerie, derrière le rideau orné de chevaux brodés par Old Gin. Quand les oncles sont partis, il m'a suggéré de trouver un endroit moins bruyant sous la maison principale, comme lui, mais j'adore ma petite niche, bien douillette avec le tapis que j'ai tressé dans de vieux tissus. Sans compter que je refuse de m'éloigner du tuyau acoustique, seul moyen d'espionner les conversations des Bell.

Une fois en chemise de nuit et grosses chaussettes, je m'allonge sur la plateforme surélevée de mon lit. Au-dessus de mon oreiller, je retire le bouchon de laine qui empêche le son de se propager dans le tuyau.

Un léger courant d'air souffle dans le conduit et la flamme de ma lampe à huile frissonne sur le cageot qui me sert de table de chevet. L'écho des pas de Mr Bell me parvient. Même si je ne connais pas la formule mathématique exacte, Old Gin affirme

que la « zone audible » englobe l'espace autour de la table de travail des Bell, ce qui correspond à peu près à mon recoin.

Une dispute bat son plein. Je prie pour que cela n'ait rien à voir avec la découverte d'intrus au sous-sol.

– Seize cents abonnés, alors que ce torchon de *Trumpeter* a dépassé les trois mille ! Maudite soit cette rubrique ridicule des « Conseils de tante Edna », gronde le rédacteur en chef. C'est humiliant.

Sa voix n'a que deux volumes : fort et très fort. Je visualise son visage rougeaud, ses yeux brillants d'indignation, et pousse un soupir de soulagement. Je suis peinée de savoir Mr Bell contrarié, mais au moins, Old Gin et moi ne sommes pas en cause.

La diffusion du *Focus* est en chute libre depuis l'éditorial risqué de Nathan critiquant un projet de ségrégation dans les tramways à Atlanta. Pendant ce temps, le *Trumpeter*, son concurrent direct, est en plein essor grâce à sa nouvelle rubrique de courrier des lecteurs.

– Nous pourrions rajouter des dessins, lance Nathan. Le *Trumpeter* en a au moins deux par page.

Contrairement à ses parents, qui viennent de Nouvelle-Angleterre, Nathan parle avec l'accent traînant typique de l'État de Géorgie. D'après Old Gin, cet accent a aussi déteint sur moi.

– Pfff, quelle perte de place. Les dessins sont pour les enfants.

Le silence se fait dans la pièce. Même Patience, la chienne des Bell, cesse d'agiter la queue. Je sens presque monter la colère de Nathan et mon cœur se serre. Nathan est mon plus vieil ami, même s'il n'en a aucune idée. Nous avons tant de choses en commun, notamment un faible pour les cornichons, une aversion pour les navets et une furieuse envie de nous faire entendre.

Quelque chose racle le sol, probablement Nathan qui s'installe dans l'une des chaises autour du bureau. Je l'imagine évacuer

son agacement à travers l'une de ses caricatures politiques qui auraient toute leur place dans le fameux magazine satirique *Puck*.

– Qu'attends-tu pour écrire ton article sur le champignon du pacanier ? tonne Mr Bell. Les gens veulent savoir pourquoi leurs arbres sont si chétifs.

– J'attends que l'envie me démange, grommelle Nathan.

Si je dois avoir un mari un jour, j'espère qu'il aura l'esprit aussi vif que Nathan, le mauvais caractère en moins.

– En parlant de parasite, ajoute-t-il, je pourrais plutôt écrire un article sur Billy Riggs. La *Constitution* n'a pas le cran de raconter la vérité.

Le journal *The Constitution* qualifie Billy d'« escamoteur », car il a la réputation de faire disparaître les problèmes. Les Bell, eux, pensent qu'il fait commerce des secrets inviolables d'autrui. L'an dernier, l'héritier d'une fortune dans l'industrie du bourbon s'est pendu lorsqu'un de ses concurrents a révélé qu'il préférerait la compagnie des hommes. Les Bell ont soupçonné que l'information avait été achetée et revendue par Billy Riggs.

Mr Bell pousse un grognement sonore.

– La fin est peut-être proche, mais je refuse d'être brûlé sur le bûcher du scandale !

– Bien sûr, bien sûr, le calme sa femme.

Je dresse l'oreille. Il est parfois difficile de savoir si elle est dans la pièce, car son pas est aussi léger que celui d'un moustique.

– Il y aura en tout cas un scandale si tu rates le premier train demain matin. Mieux vaut aller te coucher.

Mr Bell se rend toujours à New York au printemps pour rencontrer les bailleurs de fonds du journal. Des grommellements suivis de bruits de pas marquent son départ.

Écouter aux portes, ou plus précisément au tuyau, est un vilain défaut. Mais je le fais depuis si longtemps qu'il est trop

tard pour changer maintenant. Les discussions des Bell m'ont réconfortée lors de nombreuses soirées solitaires et m'ont donné l'impression de faire partie de la famille. Les abolitionnistes qui ont construit cet endroit ont adroitement déguisé l'autre extrémité du tuyau à l'étage en conduit d'aération. Je parie qu'ils n'imaginaient pas que quelqu'un comme moi s'en servirait un jour. Qui aurait pu prévoir qu'une fois les esclaves libérés, on ferait venir des Chinois pour les remplacer dans les plantations et pour aider à reconstruire les États du Sud ?

Un balai frotte contre le sol : Mrs Bell mène sa lutte quotidienne contre la suie. J'imagine le fagot de paille se glisser sous la table, sur la presse à pédale et sur la casse, le casier en bois contenant les caractères en plomb. Patience pourchasse le balai en jappant.

– Laissez-moi faire, dit Nathan.

– J'aime balayer. S'il te plaît, fais ce que te dit ton père. Si les choses ne se passent pas bien à New York, peu importera ce qu'on écrit.

– Comment ça, « si les choses ne se passent pas bien » ?

Je retiens mon souffle, mes doigts agrippés à ma chemise de nuit.

– La plupart de nos bailleurs dans le Nord ont renoncé à financer un journal par ici. Si l'on ne remonte pas à deux mille abonnés d'ici avril, c'est fini.

– Mais avril n'est que dans quatre semaines. Il nous faudrait cent nouveaux abonnés par semaine ! Impossible !

– Il est peut-être temps d'aller retrouver tante Susannah...

– Non, par pitié, pas ça... ! Les bailleurs doivent nous laisser un peu plus de temps !

D'inquiétude, mon gros orteil creuse un trou dans ma chaussette. Il ne m'est jamais venu à l'idée que les Bell puissent déménager. Est-ce pour cela que Mrs Bell est venue à la chapellerie ? Pour me dire implicitement au revoir ?

– Qu'est-ce que le *Trumpeter* a donc de plus que nous ? demande Nathan.

– Les conseils de tante Edna, répond Mrs Bell avec un petit rire moqueur en s'acharnant sur le sol avec son balai. Enfin, peut-être aurons-nous plus d'abonnements à l'occasion de la course hippique.

La course marque le début de la saison mondaine pour les débutantes qui feront leur entrée dans la bonne société. Tous ceux qui vivent en haut de l'échelle sociale voudront y être vus. Nous autres sur les barreaux du bas serions simplement contents d'admirer les chevaux, mais les tickets coûtent deux dollars.

– Qu'avez-vous dit ?

Je presse mon oreille droite contre l'ouverture.

– J'ai dit, peut-être aurons-nous plus...

– Non, avant. Les conseils de tante Edna. Si l'on avait une rubrique de courrier des lecteurs, on toucherait un plus large public. Euh, qu'est-ce que les femmes aiment ? Les conseils pour la lessive ?

Il lâche un grognement étouffé. Sa mère a dû le pincer.

– Parfois, tu es aussi borné que ton père. (Patience acquiesce d'un ouaf bien senti.) Les femmes ont déjà bien assez de conseils ménagers de la part de tante Edna. Quelqu'un devrait s'attaquer à des sujets plus intéressants. Par exemple, comment obliger votre bêta de mari à vous écouter. Ou que faire si le boucher essaye de vous carotter de l'argent avec un morceau de viande de mauvaise qualité.

Carotter. Quel mot merveilleux ! Même si je doute que les pauvres carottes apprécient de voir leur nom associé à la tromperie. Je l'ajouterai aux mots en *c* que j'écris à la craie sur mon mur. Dans notre dictionnaire, que Mr Payne a donné à Old Gin, il manque la lettre C, si bien que je collectionne ces mots où je peux.